

# Pourquoi le sens est-il structuré ? Une approche vériconditionnelle de la signification linguistique et du sens pragmatique<sup>1</sup>

Jacques Moeschler

Département de linguistique  
Université de Genève

<jacques.moeschler@unige.ch>

## Résumé

*Cet article cherche à donner des critères précis permettant de distinguer quatre niveaux de signification (sémantique) et de sens (pragmatique) : implication, présupposition, explicature, implicature. L'hypothèse centrale est que le sens est structuré, et que la distinction sémantique-pragmatique est fondamentalement liée à la distinction entre ce qui est explicitable et ce qui ne l'est pas. Des critères linguistiques et logiques seront proposés pour différencier ces contenus. Enfin, une illustration sera donnée à partir des connecteurs causaux, dont le contenu, conceptuel et procédural, peut se représenter aux différents niveaux que sont les contenus sémantiques et pragmatiques.*

*Mots clés : interface sémantique-pragmatique, implication, présupposition, explicature, implicature, connecteurs, négation*

## 1. Introduction

Depuis quelques années, les travaux de sémantique et pragmatique ont convergé pour discuter de la nature de la signification sémantique et du sens pragmatique. L'une des images classiques est qu'il existe une différence importante entre les relations de sens vériconditionnelles et non-vériconditionnelles. En revanche, une absence de consensus semble régner sur la nature des relations sémantiques et pragmatiques.

Depuis les travaux récents en théorie de la pertinence, la division classique entre le niveau sémantique, vériconditionnel, et le niveau pragmatique, non-vériconditionnel, a passablement bougé. L'un des arguments importants, formulé notamment dans Carston (2002), Wilson & Sperber (2002) et (2004), tient au fait qu'un niveau de sens pragmatique, appelé *explicature*, est à la fois vériconditionnel et le fruit d'un enrichissement pragmatique. Des arguments parallèles, mais

---

<sup>1</sup> Article rédigé dans le cadre du projet FNSRS *Pragmatique lexicale et non-lexicale de la causalité : Approches descriptives, théoriques et expérimentales* (projet n° 100012-113382).

différents, ont été formulé par Bach (2004), pour défendre un niveau de représentation pragmatique vériconditionnel, qu'il appelle *implicature*. Enfin, le livre récent de Recanati (2010) défend une stratification du sens pragmatique, qu'il appelle primaire et secondaire (cf. aussi Recanati 2004).

Toutes ces discussions, pour pertinentes qu'elles soient, n'ont cependant pas apporté de clarification sur les relations existant entre le niveau d'analyse sémantique et pragmatique. Si l'on admet, ce qui sera le cas ici, que la pragmatique est, en partie tout au moins, vériconditionnelle, peu a été dit sur les relations entre sens pragmatiques (explicature et implicature) et contenus sémantiques comme l'implication et la présupposition. Cependant, personne ne conteste qu'entre une implicature et une présupposition, il existe des différences qui font intervenir des propriétés tant linguistiques que contextuelles, comme le montre la différence dans les réponses de B en (1) :

- (1) A : Comment va Jean ?  
 B1 : Pas mal je crois. Il s'entend bien avec ses collègues et n'a pas encore été jeté en prison. (d'après Grice 1975)  
 B2 : Pas mal je crois. Il a arrêté de fumer.

Le destinataire comprend en B1 que Jean a des pratiques professionnelles peu honnêtes, alors qu'en B2 qu'il a l'habitude de fumer et que cette mauvaise habitude a cessé. Ces deux contenus ne sont cependant pas communiqués de la même manière, et n'ont pas les mêmes propriétés.

Dans cet article, j'essaierai de comprendre ce qui fait la différence entre ces modes de signification, et j'ajouterai, pour donner un tableau plus complet, la question de l'implication sémantique (*entailment*) et de l'explicature.

Dans un premier temps (§ 2), je montrerai d'où vient la question des niveaux de sens. Je proposerai ensuite (§ 3) une analyse vériconditionnelle des relations de sens sémantique et pragmatique, pour montrer sous quelles conditions ces relations sont le cas. Je proposerai alors un ensemble de tests linguistiques (§ 4) pour les distinguer, puis montrerai une application de ces différents niveaux à l'analyse des connecteurs causaux (§ 5). Enfin, j'essaierai de répondre à la question de cet article (§ 6) : pourquoi le sens est-il structuré ? La réponse que je donnerai peut se formuler de manière assez simple : le sens est structuré parce que certaines relations de sens ne peuvent être ni exprimées, ni communiquées, alors que d'autres ont besoin, pour être déclenchées, d'être rendues explicites, et sont nécessaires pour que la compréhension de l'énoncé soit complète. Enfin, je montrerai le lien existant entre ces niveaux de sens et l'engagement du locuteur sur son énoncé.

## 2. La problématique : deux types de négation ?

Dans Moeschler (2006), nous avons proposé une analyse de la négation faisant intervenir trois niveaux : la négation descriptive, vériconditionnelle, et deux négations métalinguistiques, manifestant des comportements différents au niveau de ce qui est asserté, impliqué, présupposé et implicite. Le résultat de cette analyse, qui constituera le point de départ de notre réflexion, est le suivant.

La négation descriptive (exemples (2) à (4)) asserte une proposition  $\neg P$ , implique  $Q \vee \neg Q$ , et présuppose comme son correspondant positif une proposition  $Q$  :

- (2) a. Il pleut  $P$   
b. Il ne pleut pas.  $\neg P$
- (3) a. Nath a un chow-chow IMPLIQUE Nath a un chien ( $P \rightarrow Q$ )  
b. Nath n'a pas un chow-chow IMPLIQUE Nath a un chien ou Nath n'a pas un chien ( $\neg P \rightarrow Q \vee \neg Q$ )
- (4) a. Abi regrette d'avoir échoué PRÉSUPPOSE Abi a échoué ( $P \rightarrow Q$ )  
b. Abi ne regrette pas d'avoir échoué PRÉSUPPOSE Abi a échoué ( $\neg P \rightarrow Q$ )

La négation métalinguistique, celle qui touche les présupposés, asserte la proposition  $\neg P$  (5b), implique la négation de la présupposition (5c) et donc présuppose  $\neg Q$  (5d) :

- (5) a. Abi ne regrette pas d'avoir échoué, puisque qu'elle a réussi.  
b. Il est faux qu'Abi regrette d'avoir échoué.  
c. Abi a réussi.  
d. Abi n'a pas échoué.

Enfin, lorsque la négation métalinguistique attaque une implicature scalaire, comme en (6), ni la proposition ni l'implicature ne sont niées :

- (6) a. Anne n'a pas trois enfants, elle en a quatre.  
b. Anne a quatre enfants.  
c. Anne a trois enfants.

(6b) est impliqué par (6a), et (6c) est impliqué par (6b). Ce comportement est totalement différent de celui de la phrase positive (7a), qui implicite conversationnellement (7b), et de la négation descriptive (8a), qui n'implicite aucun contenu, mais implique (8b) :

- (7) a. Anne a trois enfants.  
b. Anne a exactement trois enfants.
- (8) a. Anne n'a pas trois enfants.  
b. Anne a moins de trois enfants.

On peut résumer cette situation par le tableau 1 :

	Assertion	Implication	Présupposition	Implicature
Négation descriptive	$\neg P$	$Q \vee \neg Q$	$Q$	$\emptyset$
Négation métalinguistique 1	$\neg P$	$\neg Q$	$\neg Q$	$\emptyset$
Négation métalinguistique 2	$\neg P^2$	$P \wedge Q$	$\emptyset$	$\neg Q^3$

Table 1 : Effets de la négation descriptive et métalinguistique

On voit donc le problème : la négation a des comportements différents au niveau de ce qui est asserté, impliqué, présupposé et implicite. Comment expliquer ces faits ? C'est à cette question qu'est consacré le présent article.

### 3. Les différents niveaux de sens

Les énoncés ordinaires ne sont pas monolithiques du point de vue de leur sens. Nous ferons l'hypothèse que plusieurs informations sont communiquées simultanément, mais qu'elles n'appartiennent pas au même niveau. Quels sont ces niveaux ? Y a-t-il une hiérarchie de niveaux ? Si oui, pourquoi le sens est-il structuré ?

Notre hypothèse est que le sens est structuré et que chaque niveau de sens correspond à une strate informationnelle, chacune renvoyant à des propriétés différentes des énoncés. Le point crucial est qu'elles n'ont pas besoin d'être activées en permanence. En revanche, leur défaut ou leur activation inappropriée peut déclencher des erreurs pragmatiques. Ces erreurs varient en fonction du niveau de sens et de leur force dans la communication.

#### 3.1. Implication

Une implication (*entailment*) est une relation vériconditionnelle : elle est vraie si l'énoncé est vrai, alors que si l'énoncé est faux, elle peut être vraie ou fausse.

Reprenons la série d'exemples (3) en (9) :

- (9) a. Nath a un chow-chow IMPLIQUE Nath a un chien  
 b. Nath n'a pas un chow-chow IMPLIQUE Nath a un chien ou Nath n'a pas un chien

L'implication (9b) est vraie, car il y a une relation conceptuelle hiérarchique entre CHIEN et CHOW-CHOW : CHOW-CHOW est subordonné dans la hiérarchie conceptuelle (Reboul 2007) de CHIEN : être un CHOW-CHOW implique être un CHIEN, alors que l'inverse

<sup>2</sup>  $\neg P$  signifie que  $\neg P$  n'est pas asserté.

<sup>3</sup>  $\neg Q$  signifie que l'implicature  $\neg Q$  de  $P$  est suspendue.

n'est pas vrai. Ceci explique pourquoi ne pas être un CHOW-CHOW peut impliquer, mais n'implique pas nécessairement être un CHIEN, comme le montre (10) :

- (10) a. Russell n'est pas un chow-chow, c'est un westie.
- b. Ada n'est pas un chow-chow, c'est une chatte.

La figure 1 explique cette différence :

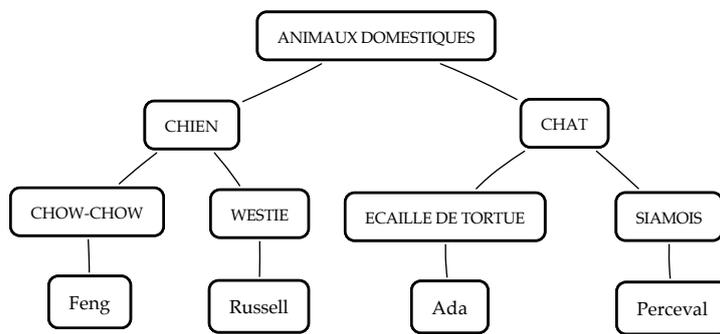


Figure 1 : Structure conceptuelle

Si *Ada* n'est pas un CHOW-CHOW, elle peut être une autre sorte de CHIEN ; mais si elle n'est pas un CHIEN, alors c'est une autre catégorie de base (ici CHAT) qui est le cas. La différence qualitative entre (10a) et (10b) tient seulement au nombre de nœuds de la hiérarchie qu'il faut parcourir : si *Russell* n'est pas un CHOW-CHOW et qu'il est un WESTIE, alors 3 nœud seulement sont parcourus ; en revanche, si *Ada* n'est pas un CHOW-CHOW, mais un CHAT, alors 5 nœuds sont nécessaires.

Par ailleurs, cette structure conceptuelle explique pourquoi (11) est contradictoire, et pourquoi (12) est redondant :

- (11) # Nath a un chow-chow, mais il n'a pas de chien.
- (12) ? Nath a un chow-chow, donc il a un chien.

En revanche, (13) n'est pas redondant, car l'emploi inférentiel (ou épistémique)<sup>4</sup> de *parce que* permet de justifier pourquoi la première clause (*Nath a un chow-chow*) est assertée :

- (13) Nath a un chow-chow, parce qu'il a un chien.

<sup>4</sup> Sweetser (1990), Zufferey (2010, 2012), Moeschler (2009).

Comme on le voit, les énoncés (11) à (13) montrent que les implications sont profondément attachées à la proposition exprimée par l'énoncé (son explicature basique). Mais comme nous le verrons (§ 3.3), implication et explicature ont des conditions de vérité différentes.

La table de vérité de l'implication correspond en effet à celle de l'implication matérielle : ceci explique pourquoi l'implication peut être vraie ou fausse lorsque l'énoncé est faux, sans que la relation d'implication soit fausse. La table 2 explicite la relation conditionnelle, celle de l'implication :

<i>P</i>	<i>Q</i>	<i>P</i> implique <i>Q</i>
1	1	1
1	0	0
0	1	1
0	0	1

Table de vérité 2 : *Implication sémantique*

### 3.2. *Présupposition*

Une présupposition est une proposition impliquée (au sens du § 3.1) à la fois par un énoncé et sa négation (Gazdar 1979, Levinson 1983, Moeschler & Reboul 1994). C'est un contenu qui est dit non-vériconditionnel, puisqu'il n'est pas affecté par la valeur de vérité de l'énoncé. Les énoncés (14) et (15) présupposent (16), alors que (17) n'est ni impliqué ni présupposé par (16) :

- (14) Ma fille est au Japon.
- (15) Ma fille n'est pas au Japon.
- (16) Le locuteur a une fille.
- (17) Le locuteur n'a pas de fille.

Par ailleurs, il n'est pas possible d'affirmer ou nier une proposition et en même temps nier sa présupposition, comme le montrent (18) et (19) :

- (18) # Ma fille est au Japon, mais je n'ai pas de fille.
- (19) # Ma fille n'est pas au Japon, mais je n'ai pas de fille.

La relation de contradiction exhibée par (18) et (19), de même que la bizarrerie de l'explicitation de la présupposition (20-21), montre qu'une présupposition est fortement attachée au contenu exprimé par l'énoncé. De même que (13) est acceptable « sous réserve », l'enchaînement sur la présupposition avec un *parce que* pragmatique n'est acceptable que dans un contexte où le locuteur veut informer son interlocuteur qu'il a une fille :

- (20) ?? Ma fille est au Japon, donc j'ai une fille.
- (21) ?? Ma fille n'est pas au Japon, donc j'ai une fille.

(22) Ma fille est au Japon, parce que j'ai une fille.

La table 3 donne les conditions de vérité de la présupposition, sur laquelle nous reviendrons à propos de la négation métalinguistique :

<i>P</i>	<i>Q</i>	<i>P</i> présuppose <i>Q</i>
1	1	1
1	0	0
0	1	1
0	0	0

Table de vérité 3 : *Présupposition*

Cette table de vérité ne correspond à aucun connecteur de la logique des propositions. La ligne 2 indique que si la présupposition est fautive et l'énoncé vrai, la relation *P* PRÉSUPPOSE *Q* est fautive. Si j'énonce que ma fille est au Japon, alors que je n'ai pas de fille, l'ensemble constitué de mon énoncé et de son contenu présupposé est faux. En revanche, la proposition exprimée dans l'énoncé peut être fautive, la présupposition vraie, et la relation de présupposition vraie (ligne 3). Je peux en effet me tromper en croyant que ma fille est au Japon, alors qu'elle est en Suisse, quand bien même j'ai une fille : dans ce cas la relation de présupposition vaut toujours. Enfin, si la proposition exprimée et la présupposition sont fautives, alors la relation de présupposition est fautive : ma fille n'est pas au Japon et je n'ai pas de fille (cas identique à celui de la ligne 2).

Il reste cependant à examiner un cas problématique, celui de la négation métalinguistique 1, celle qui s'attaque aux présuppositions, comme en (23) :

(23) Ma fille n'est pas au Japon, puisque je n'ai pas de fille.<sup>5</sup>

La relation de présupposition est-elle dans ce cas vérifiée ? En d'autres termes, *ma fille* continue-t-elle de présupposer *j'ai une fille* en (23) ? Si cette relation est commandée sémantiquement, alors elle est vraie. On voit donc que la 4<sup>e</sup> ligne de la table 3 peut être vraie : la relation est donc fautive avec la négation ordinaire et vraie avec la négation métalinguistique :

<sup>5</sup> La relation épistémique entre assertion et présupposition est mieux rendue avec une modalité : *Ma fille ne peut pas être au Japon, puisque je n'ai pas de fille.*

<i>P</i>	<i>Q</i>	<i>P</i> présuppose <i>Q</i>
1	1	1
1	0	0
0	1	1
0	0	0 v 1

Table de vérité 4 : *Présupposition* (2)

### 3.3. Explicature

Une explicature est un développement de la forme logique de l'énoncé : elle est donc un contenu vériconditionnel (Sperber & Wilson 1986, Wilson & Sperber 2004, Carston 2002). Mais elle est vériconditionnelle dans un sens différent de l'implication : en premier lieu, une implication ne peut pas être rendue explicite, au contraire de l'explicature ; en second lieu, l'explicature est un développement de la forme logique de l'énoncé. Par exemple, les constituants inarticulés sont saturés contextuellement, afin de rendre évaluable vériconditionnellement l'énoncé. (24) ne peut donc être évalué qu'un fois que les variables *l* et *t* sont contextuellement remplies :

(24) Il pleut [*l*] [*t*]

(25) Il pleut [à Ste-Cécile] [le 21 juillet 2011]

En d'autres termes, la proposition PLEUVOIR [À STE-CÉCILE, LE 21 JUILLET 2011] peut être évaluée comme vraie ou fausse, alors que PLEUVOIR ne l'est pas.

En second lieu, une explicature peut toujours être explicitée. Par exemple, (24) peut être explicitée sans créer la redondance observée avec les implications et les présuppositions, et cela vaut aussi pour des explicatures d'ordre supérieur comme la force illocutionnaire (27) ou l'attitude propositionnelle (28) :

(26) Il pleut ici, je veux dire à Ste-Cécile, en ce moment.

(27) Peux-tu descendre la poubelle ? Ce n'est pas une question, c'est un ordre.

(28) Franchement, Jean est un imbécile.

La relation qui existe entre la proposition exprimée et son explicature est une relation complexe. En effet, on pourrait penser que la relation entre la proposition exprimée et son explicature est une relation biconditionnelle, ce que semble contredire le fait que l'on peut nier une explicature : si j'énonce (29a), l'interlocuteur serait en droit d'enrichir la proposition exprimée et de comprendre (29a) comme exprimant (29b), ce que je peux nier en (29c) :

(29) a. Abi et Félicie ont escaladé la Roche de Solutré.

b. Abi et Félicie ont escaladé la Roche de Solutré ensemble.

c. Abi et Félicie ont escaladé la Roche de Solutré, mais pas ensemble.

Mais si tel était le cas, alors l'explicature ne serait plus une relation vériconditionnelle, et correspondrait à une implicature généralisée. Nous proposons une analyse différente : ce que montre (29c), c'est simplement que l'explicature ne s'applique pas et que la relation ne vaut pas. Prenons le cas de la relation d'explicature suivante (Moeschler 2007) : énoncer *quelques X* a pour explicature, à savoir comme développement propositionnel, *quelques X seulement*. Dans ce cas, (30a) a comme explicature (30b), et (31a) pour explicature (31b).

- (30) a. Quelques étudiants ont réussi.  
 b. Quelques étudiants seulement ont réussi.
- (31) a. Quelques étudiants n'ont pas réussi.  
 b. Quelques étudiants seulement n'ont pas réussi.

Dès lors, (30a) est vrai ssi (30b) est vrai, et (31a) est vrai ssi (31b) est vrai. C'est donc bien la relation biconditionnelle, ou d'équivalence, qui définit l'explicature :

<i>P</i>	<i>Q</i>	<i>P est explicité par Q</i>
1	1	1
1	0	0
0	1	0
0	0	1

Table de vérité 5 : *Explicature*

### 3.4. Implicature

Les implicatures conversationnelles<sup>6</sup> sont vraies ou fausses si l'énoncé est vrai. Dans ce cas, la relation entre l'explicature (la forme propositionnelle complète) et l'implicatum est vraie, ce qui explique le caractère annulable des implicatures conversationnelles généralisées (Grice 1975, Moeschler 2012). Examinons le cas des implicatures scalaires, qui illustrent un cas intéressant de relation entre termes d'une échelle : le terme supérieur implique sémantiquement le terme inférieur, et le terme inférieur implicite conversationnellement la négation du terme supérieur, comme le montre (32) :

- (32) Soit une échelle quantitative  $\langle F, f \rangle$  où *F* est le terme fort et *f* le terme faible :  
 a.  $F \rightarrow f$   
 b.  $f \rightarrow \neg F$ <sup>7</sup>

(33) implicite scalairement (34), alors que (35) annule l'implicature sans contradiction<sup>8</sup>.

<sup>6</sup> Mes hypothèses ne concernent que les implicatures conversationnelles généralisées.

<sup>7</sup> ' $\rightarrow$ ' signifie 'implicite conversationnellement'.

<sup>8</sup> Il faut noter que l'annulation de l'implicature conversationnelle généralisée est un phénomène différent de l'annulation d'un constituant inarticulé d'une explicature. Dans ce cas, le locuteur rend explicite une interprétation possible de l'énoncé, qui est en

- (33) Anne a trois enfants.  
 (34) Anne n'a pas quatre enfants.  
 (35) Anne a trois enfants, et même quatre.

Que se passe-t-il maintenant quand la proposition exprimée est fautive, relativement à l'implicatum ? En d'autres termes, que se passe-t-il avec un énoncé comme (36) ?

- (36) Anne n'a pas trois enfants.

L'interprétation standard (Ducrot 1980) est que (36) implique *Anne a moins que trois enfants* (*Anne a deux enfants* par exemple), alors qu'il est vrai que Anne n'a pas quatre enfants : en d'autres termes, dans son interprétation descriptive, l'implication de la négation est logiquement compatible avec l'implicature conversationnelle, qui ne semble donc pas être touchée par la négation. Mais cette interprétation est contre-intuitive : le locuteur de (36) ne veut pas communiquer l'implicature conversationnelle (34), tout simplement parce que les conséquences possibles de la phrase positive *Anne a trois enfants* sont niées. En d'autres termes, une situation où il serait faux qu'Anne a trois enfants et vrai qu'elle n'en a pas quatre est exclue de la relation d'implicature *3 enfants*  $\rightarrow$  *non-4 enfants*. C'est ce qu'explique la 3<sup>e</sup> ligne de la table de vérité 6 :

P	Q	P implicite Q
1	1	1
1	0	1
0	1	0
0	0	1

Table de vérité 6 : *Implicature*

Il nous reste à examiner le dernier cas, celui où la proposition et l'implicatum sont faux. En d'autres termes, dans notre exemple, c'est une situation où il est faux qu'Anne a trois enfants et faux qu'Anne n'a pas quatre enfants. La seule situation possible est la lecture métalinguistique de la négation de *Anne n'a pas trois enfants*, donnée en (37) : dans cette situation, l'implication sémantique est (38), qui contredit l'implicature (34), reformulée en (39) :

- (37) Anne n'a pas trois enfants, elle en a quatre.

---

fait erronée. Dans le cas de l'annulation d'une implicature conversationnelle, il y a une modification du sens communiqué. Les modificateurs du type *même* et *en fait* indiquent soit que l'information la plus forte n'a pas été donnée, soit qu'il faut corriger, à savoir annuler, l'implicature. Un énoncé comme *Anne a trois enfants, en fait elle en a quatre* n'est consistant que dans une situation où la correction est causée par l'incrédulité de l'interlocuteur, ou le remord du locuteur. Ceci peut se produire par exemple dans une situation d'interrogatoire, où l'information la plus faible est d'abord donnée, pour ensuite être corrigée par une information plus forte.

- (38) Anne a quatre enfants.
- (39) Anne n'a pas quatre enfants.

Dans cette situation, la négation de l'implicature par la portée large de la négation est ce qui justifie que la relation d'implicature est vraie : la relation d'implicature *3 enfants +> non-4 enfants* vaut normalement, mais ne s'applique pas dans les circonstances.

En résumé, si l'explicature est vraie, alors l'implicature peut être vraie ou fausse (lignes 1 et 2 de la table 6, exemples 33 et 35 respectivement). Si la proposition est fausse, alors l'implicatum est faux sous la négation métalinguistique (37), et vrai sous la négation descriptive (36). Mais la relation d'implicature (entre *P* et *Q*) est fausse avec la négation descriptive (un énoncé faux avec son implicatum vrai ne peut pas vérifier la relation d'implicature), alors que la fausseté et de l'énoncé et de l'implicatum est compatible avec la relation d'implicature<sup>9</sup>.

On peut donner une illustration assez simple de cette différence : la portée de la négation dans la négation descriptive est identique à l'ensemble de ses implications, alors qu'avec la négation métalinguistique, la portée de la négation est limitée à une seule quantité (exactement 3).

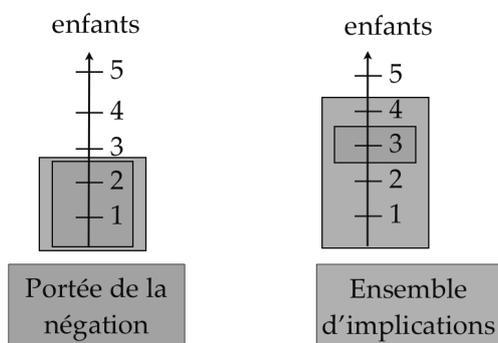


Figure 2 : Portées et implications de la négation descriptive et métalinguistique

#### 4. Tests linguistiques

Nous aimerions maintenant trouver des arguments linguistiques permettant de justifier la description que nous avons donnée de ces quatre types de contenus. Nous allons recourir à deux tests linguistiques généralement utilisés : la négation et l'enchaînement. Nous ver-

<sup>9</sup> Ce dernier cas correspond au cas de négation métalinguistique 2 de la Table 1.

rons cependant que ces tests ne sont pas totalement fiables, et ne donnent que des frontières floues entre ces relations. Cela tient essentiellement au fait que la négation est potentiellement ambiguë entre négation descriptive et négation métalinguistique (au sens de Horn 1985, Moeschler 1997). Quant à l'enchaînement, il est sujet à caution à cause de différences dans l'acceptabilité des enchaînements utilisés.

#### 4.1. Négation

Prenons chacun des exemples illustrant les cas d'implication, de présupposition, d'explicature et d'implicature. (40) illustre les cas de négation descriptive et (41) les cas de négation métalinguistique :

- (40) a. Nath n'a pas un chow-chow → Nath a un chien ou Nath n'a pas un chien  
 b. Abi ne regrette pas d'avoir échoué → Abi a échoué  
 c. Quelques étudiants n'ont pas réussi → quelques étudiants seulement n'ont pas réussi  
 d. Anne n'a pas trois enfants → Anne a moins de trois enfants
- (41) a. Nath n'a pas un chow-chow, puisqu'il n'a pas de chien → Nath n'a pas de chien  
 b. Abi ne regrette pas d'avoir échoué, puisqu'elle a réussi → Abi a réussi  
 c. Quelques étudiants n'ont pas réussi, puisque personne n'a réussi → aucun étudiant n'a réussi  
 d. Anne n'a pas trois enfants, puisqu'elle en a quatre → Anne a quatre enfants

Chacune de ces relations entretient des relations d'implication. Notons  $P$  la proposition exprimée dans l'énoncé et  $Q$  la proposition impliquée, présupposée, explicitée ou implicite. Les résultats de la négation sur ces quatre types de contenu dans les deux usages de la négation sont les suivants :

	<b>Énoncé positif</b>	<b>Négation descriptive</b>	<b>Négation métalinguistique</b>
<b>Implication</b>	$P \rightarrow Q$	$\neg P \rightarrow (Q \vee \neg Q)$	$\neg P \rightarrow \neg Q$
<b>Présupposition</b>	$P \rightarrow Q$	$\neg P \rightarrow Q$	$\neg P \rightarrow \neg Q$
<b>Explicature</b>	$P \rightarrow Q$	$\neg P \rightarrow \neg Q$	$\neg P \rightarrow \neg(P \vee Q)$
<b>Implicature</b>	$P \rightarrow Q$	$\neg P \rightarrow \langle P \rangle$	$\neg P \rightarrow (P \wedge Q)$

Table 6 : *Test de la négation*

Quelques commentaires s'imposent. Pour la négation descriptive, l'explicature  $\neg Q$  est la contradictoire de l'explicature positive. Concernant l'implicature, ce qui est impliqué est « moins que  $P$  », noté  $\langle P \rangle$ . Pour la négation métalinguistique, si le test n'est pas discriminant pour l'implication et la présupposition<sup>10</sup>, les cas d'explicature et d'implicature doivent être commentés.

<sup>10</sup> Ce résultat n'est pas surprenant étant donné la nature (sémantique) de ces deux relations. Cf. infra.

Pour l'explicature, la négation métalinguistique d'un terme faible (*quelques X*) implique la négation de la disjonction de la proposition et de son explicatum. En effet, proposition et explicatum sont dans une relation logique de subcontrariété (ils ne peuvent pas être faux ensemble). Si donc on ne peut affirmer sous la négation métalinguistique l'un des subcontraires, c'est que l'autre n'est pas le cas non plus, et qu'un terme plus fort est vrai. Typiquement, *quelques étudiants n'ont pas réussi* en négation métalinguistique s'interprète comme signifiant *aucun étudiant n'a réussi*<sup>11</sup>.

Pour l'implicature, ce qui est impliqué par la négation métalinguistique est la conjonction de la proposition et la négation de l'implicatum de la phrase positive. En effet, la proposition exprimée (*Anne a 3 enfants*) n'est pas touchée par la négation, seule son implicature l'est en (41d).

L'analyse en quatre niveaux se trouve donc renforcée, puisque tant la négation descriptive que la négation métalinguistique donnent des résultats différents. Au niveau de la description métalinguistique cependant, implication et présupposition donnent des résultats identiques, ce qui n'est pas surprenant : il existe une relation sémantique étroite entre le contenu asserté et le contenu impliqué/présupposé et un même comportement signale une proximité de fonctionnement très grande. En revanche, la différence entre implicature et explicature est motivée tant au niveau de la négation descriptive que métalinguistique, et ceci vaut aussi pour la différence entre présupposition et implicature.

#### 4.2. Enchaînement

Nous avons déjà vu une propriété des enchaînements : ni l'implication ni la présupposition ne passent le test de l'enchaînement, comme le montrent (42)-(43) :

(42) ? Nath a un chow-chow, il a donc un chien.

(43) ? Abi ne regrette pas d'avoir échoué, donc elle a échoué.

En revanche, ce test passe mieux avec l'explicature et l'implicature :

(44) Quelques étudiants ont réussi, donc quelques étudiants n'ont pas réussi.

(45) Anne a trois enfants, donc elle n'en a pas quatre.

---

<sup>11</sup> Cf. Moeschler (2007 et 2010) pour une analyse plus précise. Ceci explique que les quantificateurs correspondant à des particuliers sont analysés comme des cas d'explicature, et non d'implicature scalaire. Cette analyse est basée sur le carré logique : A (universel positif) implique I (particulier positif), E (universel négatif) implique O (particulier négatif), A et E sont contraires (ne peuvent être vrais ensemble), A et O, E et I sont contradictoires (l'un des deux est vrai), I et O sont subcontraires (ne peuvent être faux ensemble).

Pourquoi une telle différence ? L'explication est que les contenus impliqués et présupposés font partie de la signification de la phrase, et ne peuvent donc pas être explicités sans créer une redondance perçue comme non informationnelle. Pour l'explicature, son contenu peut être renforcé sans créer de redondance, alors que l'explicitation de l'implicature peut être contextuellement pertinente.

On voit donc que, contrairement au test de la négation, le test de l'enchaînement renforce la différence entre contenus sémantiques et contenus pragmatiques. D'une manière générale, l'hypothèse des quatre niveaux de sens est renforcée.

Nous allons maintenant tenter d'appliquer ces différences au niveau de l'analyse des connecteurs causaux.

### 5. Une analyse formelle des connecteurs causaux

Dans Moeschler (2011), nous avons défendu l'analyse suivante des connecteurs causaux : seul *parce que* permet l'interprétation causale inverse (conséquence-cause) avec toutes les combinaisons aspectuelles possibles (événement-événement, événement-état, état-événement, état-état), alors que *donc* ne permet la lecture causale dans l'ordre cause-conséquence qu'avec les états-cause, et *et* avec les événement-cause. La table 7 résume cette analyse :

Lecture causale			
Ordre	Conséquence-cause	Cause-conséquence	Cause-conséquence
Connecteurs	<i>parce que</i>	<i>donc</i>	<i>et</i>
Événement-événement	+	-	+
Événement-état	+	-	+
État-état	+	+	-
État-événement	+	+	?

Table 7 : *Emplois causaux de parce que, donc, et*

Le point intéressant est que les lectures causales ne sont pas garanties par tous les connecteurs. Cela signifie que l'interprétation causale doit être liée, d'une manière ou d'une autre, à différents types de contenus. Nous allons tenter une analyse permettant de comprendre ce mécanisme. Pour ce faire, nous interrogerons les différents niveaux de sens associés aux formes logiques des connecteurs.

#### 5.1. *Parce que*

Dans le discours causal, comme en (46) (Sweetser 1990), *parce que* entraîne (implique) la vérité des segments de discours CONSEQUENCE

(*il est revenu*) et CAUSE (*il l'aime*). En revanche, la relation causale n'est pas impliquée sémantiquement, elle en constitue l'explicature : l'enrichissement pragmatique doit en effet non seulement déclencher une lecture causale, associée au contenu *conceptuel* de *parce que*, mais surtout vérifier sa direction (contenu *procédural* de *parce que*). Par exemple, (47) donne lieu à la lecture inférentielle et non causale, avec l'ordre CAUSE-CONSEQUENCE :

(46) Il est revenu parce qu'il l'aime.

(47) Il l'aime, parce qu'il est revenu.

Ces deux discours, respectivement causal et inférentiel<sup>12</sup>, donnent lieu à la même lecture :

(48) CAUSE (il l'aime, il est revenu)

On peut donc représenter les propriétés de *parce que* de la manière suivante :

(49) a.  $P$  parce que  $Q \rightarrow (P \wedge Q)$

b.  $P$  parce que  $Q \leftrightarrow \text{CAUSE} \{P, Q\}$ <sup>13</sup>

Selon les propriétés des explicatures, la relation d'explicature n'est vraie que si la proposition et son explicatum sont vrais ensemble ou faux ensemble. Si l'on reprend les exemples (46)-(47) en (50)-(51), mais à la forme négative, on constate que la relation de causalité (48) est toujours vraie, alors que ce n'est pas le cas avec (52)-(53) :

(50) Il n'est pas revenu parce qu'il ne l'aime pas.

(51) Il ne l'aime pas, parce qu'il n'est pas revenu.

(52) ?? Il n'est pas revenu parce qu'il l'aime.

(53) ?? Il est revenu parce qu'il ne l'aime pas.

Ces manipulations montrent que la relation causale n'est pas une implication sémantique, mais bien une explicature.

## 5.2. *Donc*

Si la lecture causale n'est pas obtenue lorsque la cause est un événement (54-55), c'est que seul le premier conjoint est impliqué, ce qui est le cas dans les discours sans connecteurs (56)-(57). Le second conjoint n'est que *possible*, comme le montrent (58)-(59) :

(54) Abi a poussé Axel, il est donc tombé.

(55) Abi a trop mangé, elle est donc malade.

(56) Abi a poussé Axel. Il est tombé.

(57) Abi a trop mangé. Elle est malade.

<sup>12</sup> Cf. Moeschler (2003, 2011) pour la distinction entre discours causal et discours inférentiel.

<sup>13</sup>  $\{P, Q\}$  ne spécifie pas l'ordre de la relation causale. Celui-ci est déterminé pragmatiquement par confrontation de la pragmatique de *parce que* et des relations conceptuelles entre  $P$  et  $Q$ .

- (58) Abi a poussé Axel, il est donc peut-être tombé.  
 (59) Abi a trop mangé, elle est donc peut-être malade.

Quelle est la nature de l'inférence *il est possible que Q* ? Comme il n'est pas possible de la défaire en (60)-(61), ce contenu est donc une implicature conventionnelle (Grice 1975) :

- (60) ?? Abi a poussé Axel, il ne peut donc pas être tombé.  
 (61) ?? Abi a trop mangé, elle ne peut donc pas être malade

Qu'en est-il de l'inférence causale, celle qui est vérifiée lorsque la cause est un état :

- (62) Abi est majeure, elle peut donc boire de l'alcool. C'est pour cela qu'elle a acheté de la bière le jour de son anniversaire.  
 (63) Feng est malade, le vétérinaire lui a donc prescrit des médicaments.

L'inférence causale peut être défaite, comme en (64) :

- (64) Abi a poussé Axel, il est donc peut-être tombé, mais ce n'est pas sûr.  
 (65) Abi a trop mangé, elle est donc malade, mais peut-être pour une autre raison.  
 (66) Abi est majeure, elle peut donc maintenant acheter de la bière, mais elle n'est pas obligée.  
 (67) Feng est malade, le vétérinaire peut donc lui prescrire un médicament, mais il peut aussi le mettre à la diète.

L'inférence *il est possible que P CAUSE Q* est donc une implicature conversationnelle. (62) donne la nature des inférences déclenchées par *donc* :

- (68) a.  $P \text{ donc } Q \rightarrow P$   
 b.  $P \text{ donc } Q \Rightarrow \diamond Q^{14}$   
 c.  $P \text{ donc } Q \rightarrow \diamond(P \text{ CAUSE } Q)$

### 5.3. Et

Le connecteur *et* a comme implication sémantique la conjonction de ses segments de discours, ce qui n'est pas surprenant : il a comme implication le contenu sémantique de sa contrepartie logique ( $\wedge$ ). Comme son contenu causal n'est actif que lorsque la cause est un événement, cela signifie que l'inférence causale n'est que possible (*il est possible que P CAUSE Q*) et que son statut n'est ni une implication, ni une implicature conventionnelle, mais une implicature conversationnelle, défaisable, comme le montrent (69)-(70) :

- (69) Abi a crié et Axel l'a giflée, mais pas dans cet ordre.  
 (70) Abi a trop mangé et elle est malade, mais pour une autre raison.

Voici donc le contenu sémantique et pragmatique de *et* :

- (71) a.  $P \text{ et } Q \rightarrow P \wedge Q$   
 b.  $P \text{ et } Q \rightarrow \diamond(P \text{ CAUSE } Q)$

<sup>14</sup>  $\Rightarrow$  signifie 'implicite conventionnellement'.

### 5.4. Synthèse

Nous pouvons résumer le contenu de ces trois connecteurs avec la table 8 :

	Implication	Implicature conventionnelle	Implicature conversationnelle	Explicature
<i>parce que</i>	$P \wedge Q$			CAUSE {P,Q}
<i>donc</i>	P	$\diamond Q$	$\diamond(P \text{ CAUSE } Q)$	
<i>et</i>	$P \wedge Q$		$\diamond(P \text{ CAUSE } Q)$	

Table 8 : *contenu sémantique et pragmatique de parce que, donc, et*

Par convention, nous décrirons le contenu sémantique (implication) comme le contenu *conceptuel* du connecteur, et le contenu pragmatique (explicature et implicature) le contenu *procédural*. Le contenu sémantique de *parce que* est donc  $P \wedge Q$  et son contenu procédural CAUSE{P,Q}. Ces deux contenus sont vériconditionnels, mais s'appliquent à des niveaux de représentation différents. Comme nous l'avons indiqué avec les exemples (46)-(47) (Sweetser 1990), la directionnalité de la relation causale (CAUSE) n'est pas déterminée par le connecteur lui-même, mais par la confrontation des informations conceptuelles et procédurales. Cet ajustement mutuel entre informations conceptuelles et procédurales explique notamment la multiplicité des usages des connecteurs.

### 6. Pourquoi le sens est-il structuré ?

Jusqu'à présent, tous les tests et analyses montrent que le sens est structuré, et qu'il est possible de différencier quatre niveaux de contenu.<sup>15</sup> La question est de savoir quelle est la fonction de ces niveaux et pourquoi ils se combinent dans le calcul de l'interprétation des énoncés.

Dans Gazdar (1979), une hiérarchie des contenus est proposée (Moeschler & Reboul 1994, 263) : implication > implicature clausale > implicature scalaire > présupposition. Nous reprendrons l'idée d'une hiérarchie entre niveau de sens, mais la formulerons différemment :

(72) implication > présupposition > explicature > implicature

L'hypothèse est la suivante : plus le niveau de sens est profond, plus l'engagement du locuteur est grand. Formulé autrement, ce principe dit que plus le niveau de sens est profond, moins l'information communiquée est contestable (*disputable*). En revanche, plus le niveau

<sup>15</sup> Notre analyse des connecteurs n'inclut pas le niveau de la présupposition. Ce niveau intervient davantage au niveau des contenus de nature conceptuelle, comme les prédicats d'état ou d'événement.

de sens est superficiel, plus l'information peut être annulée par le locuteur lui-même, comme le montrent les énoncés (73) :

- (73) a. # Nath a une chow-chow, mais il n'a pas de chien.  
 b. # Ma sœur est divorcée, mais je n'ai pas de sœur.  
 c. Quelques étudiants ont réussi ; en fait tous ont réussi.  
 d. Anne a trois enfants ; en fait elle en a quatre.

La conséquence de cette hiérarchie est que le locuteur s'engage fortement sur les implications et les présuppositions de son énoncé ; celles-ci ne sont en effet pas annulables. Il s'engage aussi sur les implicatures, basiques et d'ordre supérieur. Mais comme une explicature basique est un contenu vériconditionnel, celle-ci peut être réfutée. Enfin, le locuteur s'engage moins fortement sur ses implicatures, celles-ci pouvant être annulées.

Sur ce point, nous ferons une différence entre implicatures conversationnelles généralisées et implicatures conversationnelles particulières : ce que nous avons dit concernant les propriétés vériconditionnelles des implicatures vaut pour les implicatures généralisées seules, et non pour les implicatures particulières. Nous ferons l'hypothèse (Sperber & Wilson 1986) que les implicatures particulières ne relèvent pas de la communication forte, mais de la communication faible<sup>16</sup>.

Ainsi, dans le cadre de la communication forte, l'engagement du locuteur présente son engagement comme plus ou moins fort selon la hiérarchie suivante : implication > présupposition > explicature > implicature. L'une des hypothèses que l'on peut faire est donc la suivante : le choix du niveau de contenu communiqué dépend fortement du type de l'engagement du locuteur.

En conclusion, le sens est structuré et les différents niveaux de sens sont liés aux propriétés sémantiques et pragmatiques des énoncés. Ceci explique pourquoi un locuteur ne peut pas revenir sur les implications et les présuppositions de ses énoncés, alors que ses explicatures et implicatures sont sujets à réfutation.

### Bibliographie

- BACH K. (2004), « Pragmatics and the philosophy of language », in HORN L.R. & WARD G. (eds), *The Handbook of Pragmatics*, Oxford, Blackwell, 463-487.  
 CARSTON R. (2002), *Thoughts and Utterances. The Pragmatics of Explicit Communication*, Oxford, Blackwell.  
 DUCROT O. (1980), *Les échelles argumentatives*, Paris, Minuit.  
 GAZDAR G. (1979), *Pragmatics. Implicature, Presupposition, and Logical Form*, New York, Academic Press.

<sup>16</sup> Sperber & Wilson (1986) font la différence entre implicatures faibles et implicatures fortes. Pour nous, les implicatures fortes correspondent aux implicatures généralisées, et les implicatures faibles aux implicatures particulières.

- GRICE H.P. (1975), « Logic and conversation », in COLE P. & MORGAN J.L. (eds), *Syntax and Semantics 3 : Speech Acts*, New York, Academic Press, 41-58.
- HORN L.R. (1985), « Metalinguistic negation and pragmatic ambiguity », *Language* 61(1), 121-174.
- HORN L.R. (2004), « Implicature », in HORN L.R. & WARD G. (eds), *The Handbook of Pragmatics*, Oxford, Blackwell, 3-28.
- LEVINSON S.C. (1983), *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MOESCHLER J. (2006), « Négation, polarité, asymétrie et événements », *Langages* 162, 90-106.
- MOESCHLER J. (2007), « Why are there no negative particulars ? Horn's conjecture revisited », *Generative Grammar in Geneva* 5, 1-13.
- Moeschler J. (2009), « Causalité et argumentation : l'exemple de *parce que* », *Nouveaux cahiers de linguistique française* 29, 117-148.
- MOESCHLER J. (2010), « Negation, scope and the descriptive/metalinguistic distinction », *Generative Grammar in Geneva* 6, 29-48.
- MOESCHLER J. (2011), « Causal, inferential and temporal connectives : Why *parce que* is the only causal connective in French », in HANCIL S. (éd.), *Marqueurs discursifs et subjectivité*, Rouen, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 97-114.
- MOESCHLER J. (2012), « Conversational and conventional implicatures », in SCHMID H.-J. (ed.), *Cognitive Pragmatics*, Berlin, Mouton de Gruyter, 407-435.
- MOESCHLER J. & REBOUL A. (1994), *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil.
- REBOUL A. (2007), *Langage et cognition humaine*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- RECANATI F. (2004), « Pragmatics and semantics », in HORN L.R. & WARD G. (eds), *The Handbook of Pragmatics*, Oxford, Blackwell, 442-462.
- RECANATI F. (2010), *Truth-Conditional Pragmatics*, Oxford, Oxford University Press.
- SPERBER D. & WILSON D. (1986), *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell.
- SWEETSER E. (1990), *From Etymology to Pragmatics. Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*, Cambridge, Cambridge University Press.
- WILSON D. & SPERBER D. (2002), « Truthfulness and relevance », *Mind* 111, 583-632.
- WILSON D. & SPERBER D. (2004), « Relevance Theory », in HORN L.R. & WARD G. (eds), *The Handbook of Pragmatics*, Oxford, Blackwell, 607-632.
- ZUFFEREY S. (2010), *Lexical Pragmatics and Theory of Mind*, Amsterdam, John Benjamins.
- ZUFFEREY S. (2012), « "Car, Parce Que, Puisque" revisited : Three empirical studies on French causal connectives », *Journal of Pragmatics* 34(2), 138-153.